

Writing *Where it Floods*

Compte-rendu par Léa Mendelbaum

Faisant suite à la projection de *Where it Floods*, Christophe Beaujean (ASA) interroge Joel Benjamin autour de l'écriture du film (dès lors, attention, spoilers ! – qui vous seront signifiés) et dans une moindre mesure, de sa réalisation et de sa production.

Christophe Beaujean introduit la discussion soulignant la triple casquette de Joel Benjamin, tout à la fois scénariste, producteur et réalisateur de *Where it Floods*, un film (très) indépendant. Quant à se concentrer sur la casquette de scénariste, Joel Benjamin nous entretiendrait-il de la genèse scénaristique du film ?

Le réalisateur nous confie qu'aux commencements, il souhaitait écrire un conte. Il nous souffle s'être toutefois trouvé plus intéressé par écrire « une histoire de gens ». C'est-à-dire une histoire composée de personnages plus profonds et plus facettés que ceux d'un conte. Au fil de l'écriture et de ce désir gonflant, Joel Benjamin a vu ses personnages s'approfondir ainsi que le métrage s'allonger jusqu'à atteindre ces 47 minutes de résultat final, plus long que l'aurait été un conte. Le conte d'origine portait d'ailleurs l'idée d'un homme marié tombant amoureux d'une femme vivant dans les profondeurs d'un monde sous-marin. Et c'est en somme cette idée de base qui demeure dans le résultat final.

Christophe Beaujean mentionne ensuite les grandes inondations que l'Ouest des États-Unis a connu dans les années 90'. Le réalisateur rebondit : il a grandi dans l'Ohio et il était adolescent à l'époque. Il se souvient du bonheur juvénile de ne pas aller à l'école tandis que les adultes eux, vivaient plus mal la situation. Il se souvient également de son père essayant de conduire la voiture dans les rues inondées. Ou encore de stades de foot immergés. Autant de moments marquants dont il a conservé toute une fantastique imagerie.

On retrouve des références à Terence Malik dans le film de Joel Benjamin. Le réalisateur confirme et mentionne *Days of Heaven* (Les Moissons du Ciel) : un film qu'il qualifie de très long, qui, précise-t-il encore, se déroule dans le Midwest ; qui fait très « americana » ; dans lequel on admire le soleil se couchant au creux de magnifiques

paysages et enfin, qui est traversé en son long par une tension dans les relations.

À ce propos, qu'en est-il dans *Where it Floods*, des paysages, de la faune et de la flore contrastant avec la violence humaine ? Joel Benjamin ne souhaitait pas rendre le paysage menaçant mais bien plutôt induire la sensation d'un état d'anomalie. Sur quoi, Christophe Beaujean, avec la volonté de creuser un peu plus dans l'histoire, mentionne la présence d'éléments scénaristiques propres au genre post-apocalyptique : des charognards, des étrangers, les réactions que ces derniers occasionnent, les conflits, ou encore le désir de partir face au désir de rester. Ces lignes de conflit ont-elles été construites dès la genèse du projet ? On devine chez Joel Benjamin un intérêt pour ces questions lorsqu'il nous révèle l'existence d'une version antérieure ancrée dans une catastrophe nucléaire puis la décision d'un changement de cap lors de l'actualité de l'ouragan Katrina. Pour le réalisateur, l'intention était de dépeindre les questions humaines liées à ce genre de catastrophe : à qui se fier ? Comment faire avec la nourriture ? Quelle routine salvatrice ou destructrice peut-on développer en pareille situation ? Comment tient-on le coup ? À quoi se raccroche-t-on ?

[Spoilers]

Qu'en est-il de l'obstination de Calvin ? Que savent les personnages des raisons cachées de son entêtement ? Le réalisateur mentionne d'abord les raisons explicites de Calvin, celles que ce dernier clame dans le film : Calvin veut rester car il s'agit de son héritage familial. Mais Calvin lui-même se voile la face et, comme on l'apprend ensuite, il existe des raisons implicites : Calvin a une autre famille, Calvin est tenu par un lien immuable. Quant à Patty, la femme de Calvin, elle possède un savoir sur ces raisons cachées mais elle ne permet pas l'émergence de ce savoir à sa conscience. Si elle avait laissé ce savoir surgir, elle serait tout bonnement partie en prenant leur fils avec elle. Et puis, il y a Calvin, qui prend finalement la bonne décision, celle de partir... mais trop tard, bien trop tard !

Pour Joel Benjamin, dans le genre post-apocalyptique, les rôdeurs et autres charognards sont généralement présentés assez vite et sans ambiguïté comme les méchants. Or, il en a voulu autrement pour son film. Il a tenté de dépeindre ces rôdeurs comme un peu bizarres, de les faire passer pour peut-être tordus. Le réalisateur a voulu les rendre déroutants tout en laissant planer le doute sur leur nature : sont-ils mauvais ou sont-ils juste étrangers ?

La fin du film soulevant diverses questions du public, Joel Benjamin précise que si plusieurs fins ont été écrites, et s'il ne sut d'emblée laquelle serait la définitive, ce qui a toujours été clair pour lui fut qu'il s'agirait d'une tragédie. L'important était de ne pas prendre la voie facile. Il s'agissait de doser, d'amener la tragédie sans qu'elle n'apparaisse téléphonée. Il espère avoir réussi l'entreprise.

[Fin spoilers]

Aux États-Unis, sauf à être Disney ou Pixar, il n'y a pas vraiment d'argent pour qui souhaite faire de l'animation, nous explique le réalisateur. A fortiori si vous souhaitez faire de l'animation pour un public adulte, auquel cas vous pratiquez l'inconcevable. Joel Benjamin a donc financé son film de sa poche, a tout fait tout seul (aidé à trois reprises par un stagiaire estival) et a mis pas moins de neuf années à le réaliser. De l'écriture à la finalisation, il a dû gagner sa vie en même temps. Même s'il lui a fallu beaucoup de persévérance, Joel Benjamin ne se plaint en rien de son sort, il a suivi la nécessité de son désir.

Un membre du public souligne l'expressivité des personnages : leur visage, leurs petits gestes, leurs yeux... et demande quelle a été la technique utilisée. Le réalisateur répond que tout est dessiné sur papier puis scanné, puis animé. Joel Benjamin souhaitait que ses personnages soient expressifs, et à cette fin, ils ont tous été riggés. Ça a donc pris du temps, précise-t-il encore. Il souhaitait également que l'on sente l'espace et le présent. Il a donc pris le temps de travailler les mouvements de caméra. Cette construction lente, qu'il se plaît à associer à une sorte de « procrastination technique », fut toutefois amusante.

Pour conclure, on ne se passe évidemment pas de questionner Joel Benjamin sur son prochain film. Le réalisateur nous met l'eau à la bouche et nous fait sourire quand il répond que le film s'intitulera *Relax* et qu'il s'agira d'une comédie en narration non linéaire centrée sur le personnage d'un hypocondriaque.